

LE MONDE 15/01/1993

LES COURS DE CAMBRIDGE
1932-1935(Wittgenstein's Lectures
Cambridge 1932-1935)

établis par Alice Ambrose.

Traduits de l'anglais

par Elisabeth Rigal.

Edition bilingue

Trans-Europ Repress,

270 p., 169 F.

(Brampean, 32120 Mauvezin.

Tél. : 62-06-95-96.)

Il a rêvé de tout nettoyer. Mais pas comme les autres. Pas en remplaçant des erreurs par des vérités, ou des problèmes illusoire par des questions sensées. Il ne voulait plus bâtir un palais parfait, comme tous ceux d'avant, ou presque tous – y compris lui-même dans sa première œuvre. Il projetait plutôt de défaire la philosophie, comme on dénoue un lacet ou comme on efface un faux pli. Son utopie, c'est un monde guéri, une « paix dans les pensées », une parole, un jour, d'où seraient absents ce qu'il appelle crampes mentales, troubles, embarras, fantômes, obsessions, complications.

Son horizon : une pensée enfin dépourvue de sortilèges où l'on ne comprendrait plus comment étaient possibles ni par quoi étaient produits tous les nœuds d'autrefois. Avancer vers cette ligne plane suppose un patient travail de déblaiement. « La philosophie, on devrait, pour bien faire, ne l'écrire qu'en poèmes. » Mais on n'en est pas là. Il faut d'abord démonter les obstacles – c'est-à-dire presque tout ce qui a constitué la pensée jusqu'alors.

Il n'y va pas de main morte : « Les mots « vrai » et « faux » sont des mots autour desquels la philosophie a tourné, et il est très important de se rendre compte que la philosophie tourne toujours

autour de questions absurdes. »

L'homme qui prononce ces mots, à Cambridge, en 1934, a quarante-cinq ans. Il a derrière lui une enfance fastueuse à Vienne, trois frères suicidés, des études d'ingénieur, une hutte en Norvège, une guerre mondiale, un chef-d'œuvre publié (le seul de son vivant) (1), une fortune abandonnée, des années d'instituteur, un jardin dans un monastère, une maison construite à Vienne pour sa sœur et quelques autres traits de génie (2). Il n'a sans doute plus envie de faire des livres, mais toujours le désir de changer des vies l'âme encore, en s'éveillant assez pour faire entrevoir que nous dormons tous.

LES historiens diront que Ludwig Wittgenstein, durant ces années de transition entre les deux grandes périodes de son œuvre, dicte les textes connus sous le nom *Cahier bleu* et *Cahier brun* (3). Les spécialistes feront remarquer que ces *Cours de Cambridge*, dont c'est ici le deuxième volume (4), contiennent de multiples indications sur la mise en question de sa première philosophie, sur l'émergence de ses « nouvelles pensées », sur l'évolution de ses analyses ultérieures. Bref, ce sont des pièces importantes dans le débat sur la continuité de sa réflexion (5). Mais ils ne vous

PHILOSOPHIES

par Roger-Pol Droit

La guérison des crampes mentales

diront peut-être pas le simple plaisir d'être là, comme assis dans un coin de la chambre du Trinity College, et de suivre à la voix ce nomade s'aventurant sur d'étranges plages de pensée.

Car dans ces réunions en petit comité – autant il aimait penser, autant il détestait faire cours, – Wittgenstein semble aller toujours plus loin, plus exactement, dans l'effort pour dégriffer les rouages de la langue et défaire les tensions attribuées à l'esprit. Tous les pièges naissent, selon lui, de nos mots les plus ordinaires et de la diversité inaperçue de leurs emplois. Nous croyons simple notre langage, et clairs les mots que nous employons. Ils sont, au contraire, compliqués, dissemblables, obéissant à des règles distinctes dont nous n'avons pas conscience, quand bien même nous les appliquons. « Le fait que les hommes aient cru qu'il y avait quelque chose de commun à tout ce qu'ils appelaient « bon » a provoqué, par exemple, une grande confusion. »

Voilà ce qu'il s'ingénie à faire voir pour que se dissolvent nos superstitions intellectuelles. L'absurdité proclamée des questions philosophiques, Wittgenstein s'emploie à la faire éclater, au cas par cas, à coups d'exemples, d'expériences de pensée, de questions-torpilles.

SA singularité absolue, c'est sa méthode. Wittgenstein ne tourne pas le dos à la philosophie comme on quitte un bateau ivre pour la terre ferme. Il invente, au contraire, des questions plus folles encore, pour détraquer le vaisseau fantôme et en dissiper le spectre. Pas de généralités. Jamais de théorie explicite. Sur-tout pas d'à peu près. Des exemples, toujours des exemples. Diaboliques, déconcertants, montés avec une précision de musicien. Wittgenstein a inventé l'exemple actif qui n'illustre pas un discours tenu au dehors, mais désorganise avec exactitude un problème.

Ainsi croyez-vous savoir ce qu'est un souhait, et le genre de sentiment qui accompagne cette attitude. Vous êtes enclin à penser qu'il existe une réalité commune à toutes les attitudes où un souhait s'exprime, et qu'à chaque fois un sentiment l'accompagne. Celui qui dit : « Je veux de l'eau, tout de suite », doit avoir soif. Mais essayez donc de décrire le sentiment éprouvé par celui qui dit : « Je prendrai de l'eau plus tard. » Dans le cercle du maître, c'est le genre d'exercice auquel vous êtes convié.

Il y en a bien d'autres. Ils commencent le plus souvent par « Imaginez », « Supposons », « Si par exemple... ». Ces questions ont, au premier abord, une étrange tournure : « Commençons par nous demander si le mal de dents de quelqu'un d'autre est le même que le mien » ; ou bien :

progressivement, une sorte de classique dont les œuvres majeures sont presque toutes disponibles. Ces dernières années, en publiant pas moins de huit volumes de textes inédits en français, les éditions Trans-Europ Repress, avec Gérard Granel pour les textes allemands et Elisabeth Rigal pour les textes anglais, ont considérablement accru nos possibilités d'étudier Wittgenstein. Si vous croyez encore que ce sage est un coupeur de phrases en quatre, méditez cette seule sentence : « La solution du problème de la vie, c'est une manière de vivre qui fasse disparaître le problème. »

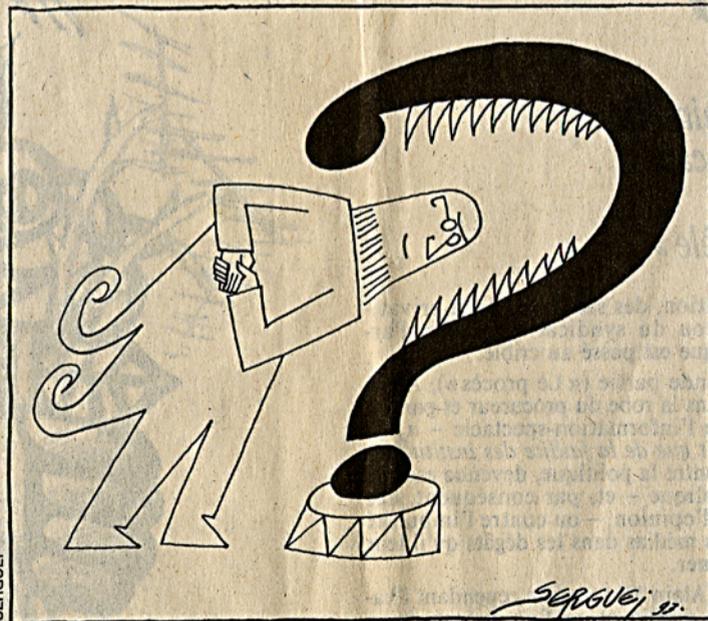
(1) Il s'agit du *Tractatus logico-philosophicus* écrit par Wittgenstein durant la première guerre mondiale, publié en 1922, traduit en français par Pierre Klossowski (Gallimard, 1961, rééd. coll. « Tel », n° 109).

(2) Sur la vie de Wittgenstein, on peut se reporter à la biographie de Brian McGuinness (le premier volume de la traduction française a paru aux éditions du Seuil en 1991), ainsi qu'à l'excellent petit livre de Christian Chauviré (coll. « Les contemporains », Seuil 1989).

(3) Traduction française Gallimard, 1965, rééd. coll. « Tel », n° 135.

(4) *Les Cours de Cambridge (1930-1932)* ont été traduits de l'anglais par Elisabeth Rigal aux éditions T. E. R. en 1988.

(5) Voir notamment *Investigations sur Wittgenstein*, de M. B. et J. Hintikka, coll. « Philosophie et langage », éd. Mardaga.



« Demandez à quoi cela ressemble de connaître l'alphabet à tout moment. » Ou encore « Soit la phrase : « Il y a dans cette pièce une chaise à tête d'homme » (...)

Quelle relation entretient-elle avec la réalité ? » On peut se sentir décontenancé ne voyant guère à quoi riment ces étrangetés.

De proche en proche se

décante pourtant la confusion entre état d'esprit et activité de parole, se précise l'équivalence entre la signification d'un mot et la capacité de l'employer, se distinguent l'application des règles et leur compréhension. Comprendre un mot, c'est être capable de l'employer, mais nous ne pouvons dire qu'à cette compréhension correspond nécessairement une expérience mentale. « Connaître l'alphabet ou les règles du jeu d'échecs ou l'emploi d'un mot n'est pas un état de conscience. » S'évanouissent ainsi, à mesure, des kyrielles de problèmes concernant le sujet, le sens, le statut des idées générales, etc.

TOUT cela n'est évidemment pas sans conséquence pratique. Wittgenstein n'est pas simplement un logicien, ni un philosophe du fondement des mathématiques. Il serait temps qu'en France un plus large public s'en avise. Il y a vingt ans, ce philosophe inclassable, fondamental pour toute la pensée anglo-saxonne, était encore bien peu lu ici. A la suite des travaux de Jacques Bouveresse, il est devenu,